

Pascale Ferland
L'amour qui tue

Élie Castiel

Number 315, September 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89204ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2018). Pascale Ferland : l'amour qui tue. *Séquences : la revue de cinéma*, (315), 10–12.

Pascale Ferland

L'amour qui tue

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉLIE CASTIEL



« ...à cette époque, il faut dire que la culture et la politique québécoises allaient main dans la main. Contrairement à aujourd'hui où il semble y avoir une sorte de résignation. Le rêve d'antan était partagé par une jeunesse qui pensait à la collectivité plus qu'à elle-même. »

Seul long métrage de fiction pour Pascale Ferland, *Ressac* (2013); le reste, des documentaires et une incursion dans l'expérimental. Ce parcours la situe, par défaut, dans un espace cinématographique québécois qui est celui qu'on pourrait communément appeler « protecteur de la mémoire », un cinéma qui se rallie contre l'oubli. Entre Pauline Julien et l'art, la chanson, une façon comme une autre de raconter la vie. Entre Julien et Gérald Godin, une histoire d'amour entre deux êtres humains et un pays en devenir, ou plutôt en « désir de devenir ». Et puis, la mort qui ne pardonne ni rien ni personne. Partis pour avoir trop aimé, aussi bien leurs destins croisés que leur pays. Rencontre avec une documentariste remarquable, porteuse d'un portrait essentiel de la mouvance politico-culturelle québécoise. *Pauline Julien: Intime et politique*. À la vie, à la mort.

L'idée de réaliser un film sur Pauline Julien coïncide avec les 20 ans de sa mort, avouons-le, survenue de façon brutale, voire inattendue. Mais il me semble que votre proposition dépasse de loin la simple anecdote. Votre portrait de l'artiste et de la femme politique transcende même la notion de documentaire biographique.

En fait, il y a une genèse dans toute cette histoire. J'ai connu Pascale, la fille de Pauline Julien lorsque j'ai réalisé *L'immortalité en fin de compte*, un documentaire sur l'art brut rural. Je dois ajouter que Pascale est ethnologue et muséologue de formation. C'était en 1999, peu de temps après le suicide de Pauline Julien. Mais Pascale avait scellé les archives pour une durée de 10 ans, ce qui ne me permettait pas de faire un film sur sa mère. Devant ce fait accompli, j'ai laissé passer le temps. Et puis, Simon Beaulieu a réalisé *Godin* « où il épiluche la vie politique de Gérald Godin, personnalité de l'arène publique québécoise et montre par là même le regard d'un Québec en possible devenir... » (n.d.l.r.), et où apparaissait aussi Pauline Julien. C'est à ce moment que les fils conducteurs de mon documentaire se sont mis à se détacher et à se construire en quelque chose de concret. Mais très lentement puisque mon projet n'a pas été retenu. Et puis, un jour, je revois Pascale et lui demande comment je pourrais faire un film sur Pauline. Ma joie ne fut que plus intense lorsqu'elle me donne accès à tous les documents d'archives, comme par exemple les 500 lettres d'amour que Godin et Pauline se sont écrites sur une période de 32 ans, et bien entendu, d'autres documents. Ces écrits me donnaient la possibilité d'entrer dans la complexité du personnage. Évidemment, il y avait les barrages de droits d'auteur quant aux chansons de Julien, car elle a été chanteuse avant tout. J'ai donc rédigé un court synopsis et l'ai présenté à Johanne Bergeron, de l'ONF, très vite enthousiasmée par la proposition. Mais il fallait tenir compte des budgets de l'Office et être prête à étaler la réalisation sur trois, voire quatre années fiscales, plutôt que deux. Ce qui me donnait l'occasion de faire des recherches sur Pauline Julien, la chanteuse, hors du Québec. Ma quête m'a conduit en France, bien entendu, mais également en Belgique, au Luxembourg et en

Suisse. J'ai trouvé de véritables perles que je n'avais jamais imaginées. D'ailleurs, le film ouvre avec une séquence de Scopitone (ancêtre du vidéoclip / n.d.l.r.) montrant Pauline Julien.

Et finalement, j'ai jalonné les principaux événements politiques qui ont marqué la carrière de Godin et de Julien. J'ai ensuite contacté une étudiante à la maîtrise qui préparait un mémoire sur la correspondance entre Julien et Godin. Il faut dire que Pauline Julien écrivait comme un médecin et il était difficile de déchiffrer ses lettres. Mais ensemble, nous y sommes parvenues.

J'ai laissé de côté le trop intime pour me concentrer sur tout ce qui avait rapport à l'histoire du Québec de cette époque, les mouvements collectifs et la vie artistique. J'ai donc commencé à structurer mon film. Et en le faisant, j'ai découvert quelque chose de remarquable : Godin est décédé un an avant le référendum, et Pauline quatre ans après lui. Il y avait quelque chose de métaphorique dans ces disparitions, disons-le, annoncées.

Effectivement. Et d'autre part, nous sommes en droit de nous demander si après tout, l'artiste n'est pas en quelque sorte lié à la politique. Peut-être pas dans tous les cas, mais dans celui de Pauline Julien, on ne peut y échapper.

Pauline a passé six ans en France et elle se demandait pourquoi on faisait tellement de bruit, politiquement, au Québec. C'est à son retour au pays qu'elle s'aperçoit du bien-fondé du mouvement nationaliste. À cette époque, Gérard Godin couvrait les événements culturels et c'est comment il a rencontré Pauline. Mais à cette époque, il faut dire que la culture et la politique québécoises allaient main dans la main. Contrairement à aujourd'hui où il semble y avoir une sorte de résignation. Le rêve d'antan était partagé par une jeunesse qui pensait à la collectivité plus qu'à elle-même.

C'est ce qui explique la séquence, dans Paris, montrant Gilles Vigneault et Pauline Julien s'entretenant avec un journaliste, mais insistant sur leur appartenance québécoise plutôt que canadienne-française. Les balises d'une possibilité d'avenir national sont déjà bien déterminées.

Effectivement. Il faut dire encore une fois que l'époque permettait une certaine prise de position sur la vie autant sociale, culturelle que

Photos :

Pauline Julien

© Kéro Beaudoin





politique. Même si aujourd'hui des voix s'élèvent, nous sommes dans un *politiquement correct* régressif, alimenté par une sorte de censure quasi volontaire. Sauf lorsqu'il s'agit de défendre des causes internationales, comme le conflit israélo-palestinien, ce qui se passe en Syrie et d'autres guerres planétaires intestines. C'est une façon de dire que nous sommes citoyens du monde, alors que ce qui se passe dans notre pays, les paradis fiscaux, les collusions et autres activités illicites et dans la santé, par exemple, ne devraient pas passer presque inaperçus.

Dernièrement, dans *La part du diable*, Luc Bourdon a opté pour l'absence de narration. Vous faites le contraire. Ce parti pris est-il lié à la double vie de Pauline Julien, une existence où le mot est tout ?

Tout à fait. Parce que je pense que Pauline avait un message à livrer. Un message fait non seulement de paroles, de mots, mais aussi d'engagement, de désir d'être, de rêve collectif, de prise en charge de soi en tant que faisant partie d'une nation.

Et puis, une présence, celle d'Alan Glass, artiste multidisciplinaire, intime de Pauline Julien. Une amitié, un regard sur l'artiste, sur la femme, sur la *pasionaria* politique. Des propos articulés qui font un portrait de la femme, la citoyenne, l'artiste et la politique.

Oui, celui qui s'est exilé au Mexique et qui a tout de même continué à correspondre avec le milieu intellectuel québécois. Effectivement, dont sa correspondance aussi avec Solange Legendre, artiste-peintre et conceptrice de costumes pendant 30 ans à Radio-Canada. Dans le cas de Pauline Julien, il établit le pont entre les documents d'archives, la narration de Dominique Quesnel et celle de Marc Béland. Sa présence dans le film était essentielle.

Mais aussi une absence, celle des enfants de Pauline Julien.

Justement, il le fallait; d'une part parce qu'ils ont refusé, pensant qu'ils n'auraient rien de très important à ajouter. Et puis, il était primordial que Pauline Julien demeure dans son intimité à elle. Et Godin, bien entendu, faisant partie de cette conscience de soi privée. Dans un sens, il fallait construire le film comme une fiction, avec des pivots dramatiques. Une certaine forme de censure, ou plutôt de distanciation s'imposait. J'appellerais ça une forme de *respect* pour le sujet abordé. Il fallait que j'agisse avec une éthique foncièrement irréprochable. ▀